

Les distractions du chalet : [suite] : la moraine

Autor(en): **S.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 47

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois**
ou l'année, dès le 1^{er} janvier 1913,
recevra **gratuitement** :

le **Conteur Vaudois** jusqu'à fin 1912,

un volume des **Causeries du Conteur Vaudois**
(choix de morceaux français et patois,
avec illustrations).

Sommaire du N° du 23 novembre 1912 : Les
distractions du chalet (2^{me} art. S. G.) (A
suivre). — Atchoum ! (bout.). — Aux impatientes. —
L'opinion du père Pittoud. — Tout simple (bout.). —
Le trait voyers. — Le songe de Riri (bout.). Noms de
famille 2^{me} art. (fin). — Une chanson qui sent le
vieux. — Charité (boutade).

LES DISTRACTIONS DU CHALET

II

LA MORAINE.

MAI, le mois des fleurs, était revenu à la
montagne. A la neige avaient succédé
l'herbe fine et odorante, et les gentianes
bleues. On avait de nouveau bouclé les sonnaill-
les pour la montée. Entre temps, Jacob X et
toute la famille de son beau-père avaient émi-
gré pour les Etats-Unis d'Amérique. J'ai su de-
puis qu'ils s'étaient fixés dans l'Ohio, où Jacob
est décédé, laissant à sa famille un avoir de
200,000 francs ! Comme quoi la croyance aux
esprits n'empêche pas de faire fortune ; ce qui
se voit, au reste, même chez nous, et de nos
jours.

La Moraine et ses camarades faisaient de nou-
veau, matin et soir, rentrer les vaches au cha-
let. Le matin, dès quatre heures, et le soir, dès
trois heures, on entendait dans l'écurie le mur-
mure du lait jaillissant en écume du pis des
bonnes bêtes dans les seillons des trayeurs. Le
câola des armaillis appelait le bovaïron, qui
s'empressait d'accourir avec sa mitre pour cou-
ler le lait dans la chaudière, au travers d'un tor-
chon de jeunes rameaux de sapin, qui le débar-
rassaient des quelques impuretés provenant du
trayage. Les garçons et le patron accompa-
gnaient leur travail des chansons et refrains de
leur répertoire, ou du « la-hou-hé ! » des armail-
lis venus des Alpes bernoises. Oh ! le joli temps !
temps joyeux du fruitier, égayé par tous ces
chants, ces bruits intimes, ces tintements des
sonnettes des vaches qui ruminent en paix...

Dèzo on tsàno,
Yò vo z'ario
Dèzo on trimblio,
Yò ye trintsò!
Liòba, liòba, por arià !

Ah ! que ce refrain rend bien l'intimité, la
poésie du chalet ! Et, le soir venu, les contes et
les malices de recommencer de plus belle. Ja-

cob X l'avait prévu, un soir, la Moraine nous
communiqua une observation qu'il avait faite la
nuit précédente. S'étant éveillé vers minuit, il
avait distinctement entendu gratter dans le voi-
sinage de la chambre où nous dormions, mon
père et moi. « C'étaient des rats, probablement, »
remarqua mon père, et l'affaire en resta là.
Mais le lendemain soir, je vis mon père occupé
à une singulière besogne. Il attirait à sa portée,
près du lit où nous couchions, deux bouts de
grosse ficelle, qui sortaient de la paroi par un
trou et où il nouait à chacun un petit morceau
de bois. Puis les ficelles jouant alternativement,
on entendait de l'autre côté, tantôt quelques
coups frappés contre la paroi, tantôt une des
clochettes, pendues dans l'écurie, tinter autant
de fois que la ficelle était tirée. Après qu'il m'eut
recommandé de ne rien dire à personne, nous
allâmes manger, avec notre personnel, notre
laitage du soir, et nous passâmes notre veillée
ordinaire auprès du feu, en attendant l'heure
du repos. La nuit était belle ; les vaches, que
nous avions mises à l'écurie pendant une bonne
partie de la journée, pour les préserver des pi-
qûres des taons, s'en donnaient à cœur-joie de
brouter. On entendait les sonnaillies de tous
côtés. A la fin, tout se tut, tout dormait.

Tout dormait ? Mon père était près de moi,
dans son lit, mais il ne fermait pas les yeux. A
un moment donné, il se mit à tirer une des fi-
celles, puis l'autre, et continua ainsi pendant
quelques minutes ; puis tout rentra dans le
calme le plus complet. Ce manège m'avait ré-
veillé, et comme j'en désirais une explication,
mon père me dit que la Moraine s'étant moqué
de Jacob X, lorsqu'il contait ses histoires de re-
venants, quoi qu'ayant l'air d'y croire lui-même,
puisque les grattages des rats ne le laissaient
pas indifférent, il voulait voir jusqu'où allait sa
croyance à l'esprit des morts, qui n'en peuvent
plus avoir, puisqu'ils sont morts. Il lui 'dirait
que le grand Samuel était capable de revenir de
temps en temps, mais que nous n'y faisons pas
attention. En me recommandant encore de ten-
nir ma langue au chaud et de dormir tranquil-
lement, il s'endormit pour tout de bon, comme
moi, au reste. Mais, je dois dire que ce petit en-
seignement n'a pas été donné en pure perte. Je
l'ai gardé comme mon catéchisme d'Osterwald.

Le lendemain, la Moraine demanda si nous
avions entendu cette clochette à l'écurie, sans
vaches, et ces coups frappés à la paroi. « Oui,
répondit mon père, on dit que le Grand revient
quelquefois. Sûrement, c'est parce que son der-
nier mot, avant de mourir, a été : « Le diable
m'emporte, c'est tout », mais il n'y faut pas faire
attention ; cela se passera ; on l'entend déjà
moins souvent que précédemment. N'aie pas
peur ; il ne te fera pas de mal. »

Le pauvre garçon, à demi rassuré, se conten-
tait de dire, lorsque mon père avait pu remet-
tre une ou l'autre de ses ficelles sans être re-
marqué : « Ce grand diable est toujours venu
nous visiter cette nuit. Mais, c'est singulier, je
n'y avais pas pris garde l'été passé ! » Quant à
ses camarades, ils riaient sous cape, sachant

bien que le revenant n'était pas bien loin. L'au-
tomne revint, mais la Moraine ne se réengagea
pas pour l'été suivant. Ne voulait-il pas habiter
un chalet hanté par un revenant, ou avait-il quel-
que soupçon de la vérité ? Je ne l'ai jamais su.

(La fin au prochain numéro). S. G.

ATCHOUM !

C'ÉTAIT l'été dernier. M.*** avait, l'après-
midi, reçu la visite de deux vieux amis
qu'il n'avait revus depuis plus de quinze
ans et avec qui il soupâ au restaurant, en dégus-
tant moult bouteilles.

Minuit sonné, il regagne un peu péniblement
sa villa. Le chemin lui paraît avoir plus d'or-
nières que de coutume.

Arrivé à la grille, il constate qu'aucune lu-
mière ne brille aux fenêtres de son logis. Tout
le monde est couché, se dit-il, faisons douce-
ment.

Il monte le perron, le redescend, le remonte,
ouvre la porte du vestibule, la referme, la rou-
vre, redescend encore le perron et se croit dans
sa chambre.

En réalité, il est sur sa pelouse ; il prend
l'herbe douce pour son couvre-pied et, pressé
par le sommeil, s'affalant tout d'une pièce sur
ce qu'il croit être son lit, il s'étend sous un arbre
et s'endort pesamment.

La fraîcheur du matin le réveille dans un
éternuement sonore : « Atch... Atchoum ! »

Il entr'ouvre péniblement un œil et voit con-
fusément sa femme, que le bruit a fait accourir
à la fenêtre.

« Atch... Atchoum ! Atch... Atchoum ! »

« Célestine, fait-il, mal réveillé, Célestine,
ferme donc la fenêtre. Ne vois-tu pas que je
m'enrhume ! »

Aux impatientes.

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ?
Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la

[ferme,
La mort nous trouve tous et toujours en chemin !
Le paresseux s'assied, l'impatient devance ;
Le sage, sur la route où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance
Au pas réglé du genre humain.

LAMARTINE.

(Recueils poétiques, « Utopie ».)

L'OPINION DU PÈRE PITTOUD

DANS son bureau, un journaliste est en con-
versation avec un monsieur qui lui ap-
porte un communiqué concernant une
conférence qu'il va faire.

— Monsieur, dit ce dernier en remettant aussi
au journaliste deux billets d'entrée, puis-je es-
pérer que vous ou quelqu'un de la rédaction de
votre journal me fera l'honneur d'assister à ma
séance ? J'ose dire que, jusqu'ici, dans toutes
les villes où j'eus occasion de traiter le sujet que
je vais avoir le plaisir d'exposer au public si
cultivé, si aimable de votre ville, le succès le
plus grand...